

ÉTABLISSEMENTS

ET

MONUMENTS MILITAIRES.

Metz étant l'une des places fortes les plus importantes du royaume, et celle, après Paris et Lyon, qui renferme la garnison la plus nombreuse, puisque l'on y compte toujours 8 à 10,000 hommes de troupes, possède beaucoup d'établissements militaires, remarquables par leur construction et leur étendue. Les principaux sont les arsenaux, les écoles, les casernes et les magasins.

ARSENAUX.

ARSENAL D'ARTILLERIE,

A l'extrémité de la rue de l' Arsenal, dite rue des Juifs.

La ville de Metz a toujours été célèbre par son artillerie. Elle connut de bonne heure le moyen de subvenir

aux forces humaines par des forces matérielles plus puissantes ; et, dès l'année 1524, ses remparts étaient garnis de pièces de canon : circonstance d'autant plus digne d'attention, que les Français n'ont eu recours à l'artillerie qu'en 1559 ; les Maures d'Espagne, en 1543 ; les Anglais, en 1546, à la bataille de Crécy ; les Vénitiens, en 1580. Ainsi, sous ce rapport, nous avons devancé les peuples les plus civilisés de l'Europe*. En 1404, Metz était défendu par quarante-sept bouches à feu, auxquelles se trouvaient attachés autant de bombardiers connus, dont la réputation était si grande, qu'ils étaient recherchés et consultés par les monarques étrangers, dès qu'une modification devait avoir lieu dans leur système d'attaque ou de défense. Plus d'une fois la ville fournit de la sorte des armes contre elle-même. Il ne paraît pas que la république messine ait jamais eu des ateliers de construction qui lui fussent propres. Les *Sept de la guerre* commandaient les travaux nécessaires aux compagnies d'ouvriers civils fixés à Metz, et le matériel militaire était mis en dépôt dans le grenier de l'hospice Saint-Nicolas, dans une grange située près du pont des Morts, ou dans une autre grange voisine de l'église Saint-Marcel. Après le siège de Charles-Quint, on convertit en arsenal l'abbaye de *Saint-Pierre-aux-Nonains*, fondée au 10.^e siècle, dont l'église (*Grand Moutier*) devint un atelier de forges. Mais ce local, agrandi, modifié, surtout sous les deux règnes de Henri IV et de Louis XIV, ne put suffire du moment que les vastes travaux de M. de Belle-Isle

* Les chroniques parlent aussi d'une *artillerie volante*, mise en usage dans les armées messines en 1515.

eurent placé Metz au rang des villes militaires du premier ordre. La construction du grand arsenal date de cette époque. Il est isolé de la ville par un rempart et un large fossé, et situé dans le retranchement de Guise, ainsi nommé, non parce que le duc de Guise le fit construire et y travailla de ses propres mains avec l'élite de la noblesse française, car ceci pourrait aussi bien s'appliquer à d'autres parties des fortifications, mais parce qu'il y tint son quartier-général pour repousser de ce côté les attaques réitérées des Espagnols. L'arsenal est moins remarquable par son développement et l'étendue de ses bâtiments que par l'immensité des ressources qu'il assure constamment à l'armée. En 1814, on y monta sur leurs affûts, en deux mois, deux cents pièces de campagne, avec tout l'attirail de guerre, et cela dans un moment où les magasins dégarnis ne présentaient presque rien de confectionné. On parvint même à équiper et habiller sept mille hommes de troupes avec les seules ressources qu'offrait la ville. De 1830 à 1833, cinq cents ouvriers externes et deux cent cinquante ouvriers d'artillerie furent constamment occupés à l'arsenal. Le produit de leur travail est immense. On ne pourra voir sans intérêt l'activité, l'intelligence et l'ordre qui règnent dans les ateliers de menuiserie, de charronnage, et dans les forges; vastes hangars où semble présider le génie de la destruction. Les magasins sont vastes, les objets qu'ils renferment bien distribués. Nous recommandons surtout la salle d'armes, qui contient environ quatre-vingt mille armes de guerre, dont cinquante mille fusils ou mousquetons, sept à huit mille pistolets, et une grande quantité de

sabres, de lances, et de fusils de rempart, ancien modèle. On y voit aussi quelques armes étrangères. Tout cela, disposé avec symétrie, flatte l'œil et laisse dans l'esprit un souvenir durable. La Seille, dont un bras traverse l'arsenal, y fait mouvoir des usines spécialement affectées au service de l'artillerie, une scierie et un martinet.

Il existe à l'arsenal une coulevrine portant le nom d'Ehrenbreitstein, assez curieuse pour mériter une mention particulière.

A la prise d'Ehrenbreitstein, en pluvieuse an VII, les Français trouvèrent dans cette forteresse 190 bouches à feu, parmi lesquelles était le *Griffon*, canon énorme, connu plus généralement sous le nom de *coulevrine d'Ehrenbreitstein*; cette pièce était en batterie et disposée de manière à enfiler l'embouchure de la Moselle. D'après une tradition populaire, elle pouvait porter son boulet jusqu'à Andernach, à plus de 12 kilomètres du fort. Il est plus que probable que c'est une erreur, car c'est encore beaucoup d'estimer cette portée à 6 ou 7 kilomètres. Quelque temps après la prise du fort, le Griffon fut transporté par eau à Metz, et déposé dans l'arsenal de cette ville, où il est encore.

La coulevrine d'Ehrenbreitstein est en bronze; elle a été fondue en 1578, et c'est parmi les pièces à dimensions extraordinaires faites principalement dans le 16.^e siècle, une des plus remarquables, surtout par la grandeur de son calibre (diamètre intérieur).

La forme générale de ce canon est à peu près celle de nos canons actuels; seulement, il n'a qu'un renfort au

lieu de deux , et le rapport entre son calibre et sa longueur est un peu moindre que dans ces derniers. Le bouton de culasse est remplacé par une anse formée par un dauphin, dont la tête et la queue s'appuient aux extrémités d'un même diamètre de la partie inférieure de la pièce. Le pourtour de la culasse est orné de quelques plates-bandes et d'une astragale ; sur la plus large et la moins saillante de ces plates-bandes, et dans tout son pourtour, sont des têtes de chérubins d'un relief assez prononcé. La lumière est entourée d'une saillie prismatique propre à contenir l'amorce, et elle peut être fermée par un morillon fixé à deux autres saillies faisant corps avec la pièce et placées à droite et à gauche de la lumière. Vers l'extrémité du renfort sont les tourillons et les anses : ces dernières sont formées comme celle de la culasse par des dauphins ; sur le milieu du renfort, on lit une inscription allemande dans un encadrement rectangulaire ; inscription qui indique que la pièce se nomme *le Griffon* et qu'elle peut briser des murailles. Sur la partie supérieure du cadre se trouve un griffon ailé ; vu du côté droit, il est attaqué par deux hommes cuirassés : l'un, celui de droite, lui lance une flèche ; et l'autre, portant un bouclier de la main gauche, l'attaque par derrière avec une lance. La hauteur du Griffon est à peu près double de celle des hommes. Quelques moulures séparent le renfort de la volée. Au tiers de la longueur de cette dernière, deux hommes armés de pied en cap soutiennent un écusson armorié, composé de croix et de fleurs de lis ; au-dessous de cet écusson sont deux combattants, les mêmes que ceux qui attaquent le Griffon ;

puis, au-dessus de l'écusson, une inscription allemande indique le nom du fondeur (Simon) et l'année de la fonte (1578). La tulipe (renflement vers la bouche) est composée d'un quart de rond et de plates-bandes dont la plus large porte, comme celle de la culasse, des têtes de chérubins. La tranche de la bouche est légèrement conique; enfin, l'âme est terminée par une chambre pouvant contenir 29 kil. 750 grammes de poudre. Cette chambre est aussi grande que l'âme de nos gros obusiers de 0^m,216.

Le travail de la coulée du Griffon ne paraît pas avoir été très-bien fait; les inscriptions et les figures ont un relief trop prononcé; le dessin en est lourd et l'exécution médiocre. Les principales dimensions de cette pièce sont les suivantes :

Longueur totale.....	4 ^m ,664
<i>Id.</i> de l'âme.....	5 ,464
<i>Id.</i> de la chambre.....	0 ,865
<i>Id.</i> des tourillons.....	0 ,245
Calibre ou diamètre de l'âme.....	0 ,283
<i>Id.</i> du boulet en fer.....	0 ,270
Diamètre des tourillons	0 ,243
<i>Id.</i> extérieur à la culasse (le plus grand)	0 ,714
<i>Id.</i> extérieur à la volée (le plus petit)..	0 ,425
Poids de la pièce.....	13191 kil. 500 gr.
<i>Id.</i> du boulet.....	70 500

Si, comme cela a eu lieu pour nos canons de siège, le diamètre du boulet ne différait de celui de la pièce que de 0^m,003, le poids de ce boulet serait de 80 kilogrammes: ainsi on peut dire que le Griffon est du calibre de 80.

En 1812, on a construit dans l'arsenal de Metz un affût pour cet énorme canon, en suivant, pour son tracé, celui des affûts de siège ordinaires, et en doublant presque toutes les épaisseurs données dans les tables pour l'affût de 24. Cet affût est fort remarquable par sa grandeur, sa belle exécution, et surtout par ses deux flasques, chacun d'une seule pièce et d'un fort beau bois; ses principales dimensions sont à peu près les suivantes :

Longueur des flasques.....	6 ^m ,00 à 6 ^m ,50
Épaisseur <i>idem</i>	0 ,24
Plus grande hauteur des flasques.....	0 ,65 à 0 ^m ,70
Diamètre des roues.....	1 ,95
<i>Idem</i> de l'essieu.....	0 ,52
Écartement des flasques à la tête.....	
<i>Idem</i> à la queue....	1 ,62
Voie.....	1 ,90
Poids.....	5,500 kil.

Cet affût, sur lequel on avait mis la pièce, avait été fait dans l'intention d'envoyer le tout à Paris, pour être placé aux Invalides; mais les apprêts de la campagne de Russie, et plus encore les difficultés que présentait le transport par terre d'une masse aussi énorme, firent ajourner fort heureusement ce projet; car, sans cela, la France ne posséderait plus un des plus beaux monuments de ses victoires. Il eût fallu au moins 24 ou 26 chevaux pour trainer la pièce. En effet, les rouliers comptent ordinairement 600 kilogrammes par cheval, sans comprendre la voiture, qui, pour ce cas particulier, eût été de 5,000 à 5,500 kilogrammes; il eût fallu par

conséquent renforcer et arc-bouter tous les ponts-levis, les ponts en bois, et même plusieurs ponts en pierre.

A l'invasion de 1815, on enleva la pièce de son affût; on la cacha avec soin pour la soustraire à tous les regards, et empêcher ainsi l'ennemi d'en avoir connaissance et d'en exiger la remise, comme il l'a fait pour tant d'autres choses.

Lors de sa visite à l'arsenal, en 1828, Charles X reconnut le *Griffon*, qu'il avait vu à Coblentz, et il répéta, en paraissant le croire, ce qu'il avait entendu dire, que son boulet pouvait aller jusqu'à Andernach. La coulevrine est encore séparée de son affût, mais on peut voir ce dernier dans l'un des magasins de l'arsenal.

Plusieurs pièces d'artillerie étrangères, remarquables par leurs ciselures et leurs reliefs, parmi lesquelles s'en trouvait une du calibre de 48, fondue à Vienne en 1681, attiraient aussi l'attention des curieux; mais on les a transférées à Paris pour couler avec elles la statue de Napoléon qui décore la place Vendôme.

L'arsenal communique avec le dehors de la ville par une porte à pont-levis, dite de Sainte-Barbe, ouvrage du 16.^e siècle; mais elle est toujours fermée.

N'oublions pas de dire, en terminant, que, pour visiter ce vaste établissement, il faut une permission signée du colonel directeur d'artillerie, ou être accompagné d'un officier d'artillerie ou du génie.

PETIT ARSENAL D'ARTILLERIE,

A la Citadelle.

Il n'existe presque plus rien de cette citadelle menaçante du haut de laquelle Vieilleville eût foudroyé Metz, si les habitants eussent été moins dociles au joug de la France. Défendue du côté de la ville par des murs et des fossés imposants qui occupaient presque toute la largeur de l'Esplanade, par deux énormes bastions qui dominaient les plus hauts édifices de la cité, elle communiquait avec cette dernière par un pont de bois sur des piles en pierre, une longue voûte, un pont-levis, et une porte garnie de meurtrières. Cette construction coûta des sommes immenses; mais les insolentes barrières d'un pouvoir ombrageux tombèrent à leur tour, et le vaste emplacement connu sous le nom de Citadelle n'a plus rien d'offensif. Cependant, on y voit encore quelques bâtiments militaires, au nombre desquels le *petit arsenal* et le magasin dit *le Temple* méritent surtout d'être vus. Nous parlerons de ce dernier à l'article *Esplanade*.

Le petit arsenal, dont les bâtiments disposés en rectangle ne présentent rien d'extraordinaire, surtout quand on a vu le grand arsenal, possède une vaste salle où sont renfermées environ soixante mille armes, dont quarante mille fusils ou mousquetons, disposés avec beaucoup de régularité et de symétrie. Nous invitons l'étranger, amateur de monuments antiques, à ne pas manquer d'en visiter la forge dont nous avons parlé plus haut, assemblage curieux d'architecture appartenant à plusieurs époques différentes, et où l'on voit,

accolés l'un à l'autre , les styles romain , roman et ogival. Il devra surtout ne point oublier certain magasin qui servit au 15.^e siècle ou de réfectoire ou de salle de réception. Des peintures en détrempe qui ne peuvent être postérieures à 1250 en décorent les murailles : ce sont des saints dont les figures naïvement parlantes et les draperies raides peignent fort bien le genre de l'époque : c'est , du côté d'une poutre , une joute de chevaliers ; de l'autre côté , une procession d'animaux , dans laquelle l'artiste a usé d'un *libretto* qui serait certes blâmé par nos contemporains, beaucoup moins pieux cependant que leurs ancêtres. Des guirlandes éparses , un carreaudage négligemment dessiné , quelques draperies , quelques fleurs faites au trait , complètent l'ornement de cette salle intéressante.

ARSENAL DU GÉNIE ,

Rue d'Asfeld.

En 1567 , l'espace compris par l'arsenal du génie et quelques maisons voisines était un ancien cimetière , près duquel Bertrand Le Hungre , riche bourgeois messin , fit bâtir une chapelle consacrée à la Vierge la même année. Desservie d'abord par des prêtres séculiers , elle le fut , trois ans plus tard , par deux célestins d'origine lorraine , en faveur desquels Bertrand Le Hungre éleva une maison claustrale qui s'agrandit peu à peu ; puis une église qui reçut , en 1444 , les dépouilles de la chapelle Notre-Dame-aux-Champs , où presque toute la famille des Le Hungre était inhumée. Bertrand reposait déjà depuis 1597 dans le sanctuaire qu'il avait fondé. La maison des célestins pro-

péra pendant un siècle : les belles-lettres y furent cultivées avec succès ; il en sortit plusieurs illustrations , et les principales familles du pays l'enrichirent , en achetant le droit d'y recevoir une sépulture conforme à leur naissance. Cependant , les guerres de 1475 , 1490 , 1552 ; la construction de la citadelle et de la partie des remparts voisine du monastère ; l'obligation où se sont trouvés ces religieux de rebâtir à grands frais leur propre maison au commencement du 18.^e siècle , les ruinèrent tout à fait , au point que leur suppression fut déclarée en 1774. On transforma l'abbaye en un magasin d'effets militaires , transporté depuis dans l'ancien couvent des Ursulines , rue Saint-Marcel ; mais au moins on respecta l'église , véritable panthéon messin où reposaient les cendres de plusieurs notabilités guerrières. Le génie , qui ne s'est montré que trop souvent un fort mauvais génie en fait d'arts , n'a pas cru devoir user de tant de ménagements : autels , tombeaux , inscriptions gothiques , ornements sculptés avec finesse , restes précieux de ce 14.^e siècle si fécond en productions charmantes et naïves , tout a disparu. Non seulement le marteau a tout démoli , tout nivelé , il a encore brisé les pierres monumentales où se voyaient les traces d'une génération d'hommes qui réclamaient un souvenir : souvenir historique à jamais perdu dès qu'il s'est effacé de la pierre , et auquel notre génie militaire a répondu par d'ignobles coups de marteau. Ce fut le 21 janvier 1811 , à la voix d'un homme que nous aurons la pudeur de ne point nommer , car il existe encore , que s'accomplit la triste destinée de l'église en question ; et bientôt de vastes ateliers s'ouvrirent à l'empressement de nombreux travailleurs.

L'arsenal occupe ordinairement cent vingt hommes qui composent la compagnie d'ouvriers du génie. Cet utile établissement possède des pompes à incendie, des fourneaux à réverbère, une forge parisienne ; on y construit des caissons, prolonges, forges de campagne, outils d'art et d'approvisionnement pour les sapeurs et mineurs, machines à forer, à tarauder, filières à coussinets, enfin une quantité d'autres machines et outils du même genre. On y confectionne aussi un nombre considérable de lits en fer pour la troupe.

Cet arsenal a une belle salle de modèles à son usage ; elle possède deux ballons dont l'un servit à reconnaître les positions de l'armée austro-prussienne, lors de la bataille de Fleurus en 1794. Un lieutenant-colonel du génie en est le directeur.

La caserne de la compagnie d'ouvriers est contiguë à l'arsenal ; elle a son entrée à côté de la Gendarmerie : une partie de la compagnie du train y est également logée, avec tous les gardes et maîtres ouvriers de l'établissement.

En 1839, on a ajouté à l'arsenal un grand bâtiment où se trouvaient de vastes ateliers et des magasins.

ÉCOLE D'APPLICATION DE L'ARTILLERIE ET DU GÉNIE,

Rue aux Ours, à Saint-Arnould.

Ce fut pour y établir les dominicains ou hauts-prêcheurs, qu'en l'année 1222, Regnier Tignaine, noble bourgeois qui avait été maître-échevin, jeta les fondations d'une église démolie depuis peu d'années, et dont le pignon supporte aujourd'hui l'observatoire de l'école d'application. De

grands souvenirs se rattachent à cet ancien édifice : il a été le sanctuaire de l'inquisition messine ; le témoin de mystères, de farces et de momeries joués autour de son enceinte, en présence d'un peuple nombreux. Au commencement du 16.^e siècle, l'hérésie luthérienne vint s'asseoir sur le parvis même des hauts-prêcheurs, insulter à leur croyance exaltée, et Guillaume Farel, ce ministre fougueux, ne craignit pas de faire entendre, en 1542, une parole nouvelle sous des voûtes qui jusqu'alors avaient repoussé la moindre atteinte portée aux dogmes du christianisme. De cette époque cessa la grande influence exercée sur les âmes par les dominicains. Dix années plus tard, on les chassa de leur couvent, sans indemnité, et on les priva de leurs biens pour en gratifier les bénédictins, congrégation religieuse à laquelle fut confiée la garde des dépouilles mortelles de saint Arnould, de la reine Hildegarde, de Louis-le-Débonnaire, de trois autres enfants de Charlemagne, de deux filles de Pépin, du roi Zuentibold, de deux Othon, empereurs d'Allemagne, et de plusieurs grands dignitaires du royaume d'Austrasie. Ces cendres royales furent déposées primitivement dans la basilique de Saint-Arnould, l'une des plus riches des Gaules, qu'il fallut détruire en 1552, à l'approche de Charles-Quint. Le duc de Guise les transporta avec pompe dans l'église des Dominicains, où Henri II les fit réunir sous un mausolée de marbre composé de bas-reliefs et de colonnes tirées des décombres de l'ancienne abbaye. En 1794, ce tombeau remarquable fut vendu à un marbrier de la ville, qui, après l'avoir tenu soigneusement caché, après avoir offert, en 1799, au ministre de l'intérieur et à plusieurs riches particuliers, de le leur céder à prix

coûtant, n'ayant pas eu de réponse, le convertit en devan-
 tures de cheminée. On en voit encore quelques restes à
 la Bibliothèque publique de la ville et dans le cabinet de
 M. Paguet. L'abbaye de Saint-Arnould, réparée dans le 17.^e
 siècle, reconstruite à neuf en 1748 par les religieux qui
 l'occupaient alors, voit aujourd'hui se succéder dans son
 enceinte des exercices bien différents de ceux qui s'y pra-
 tiquaient jadis. On y a établi l'école d'application, où les
 élèves de l'artillerie et du génie, sortis de l'école polytech-
 nique, viennent perfectionner et finir leurs études. Cette
 école, qui compte ordinairement 120 élèves sous-lieutenants,
 établie à Metz depuis le 21 janvier 1805, résulte de la
 réunion de l'école d'artillerie de Châlons à l'école du génie
 de Mézières, transférées dans nos murs en 1794 : c'est un
 des établissements les plus curieux et les moins connus qui
 existent à Metz. On y remarque plusieurs belles galeries,
 une magnifique salle contenant des modèles d'armes de toutes
 les époques, à l'usage de l'artillerie, de l'infanterie et de
 la cavalerie de tous les peuples; une collection précieuse
 de modèles en relief, de machines, ponts, constructions
 militaires, etc. On y trouve encore un cabinet de minéra-
 logie, et la plupart des instruments de physique qui ont
 appartenu au célèbre abbé Nollet, le créateur de la phy-
 sique en France. La bibliothèque est considérable : nous en
 parlerons à l'article des collections bibliographiques. Le
 laboratoire de chimie mérite d'être vu. Plusieurs professeurs
 sont chargés de diriger les élèves dans l'*application* des
 sciences qu'ils ont étudiées à l'école polytechnique : de là
 sortent ces officiers d'artillerie et du génie que nous envie
 l'Europe entière. Deux *ateliers de précision*, dirigés par

MM. *Savart* père, *Aimé* et *Bodin*, sont occupés à la confection de modèles en relief et à celle d'instruments de mathématiques, renommés pour l'exactitude et la supériorité de leur exécution. L'enseignement comprend les sciences physiques et mathématiques, la mécanique, la fortification, la construction, la géodésie et la topographie, la chimie, la langue allemande et l'hippiatrique. La durée des études est de deux ans. L'école est commandée par un maréchal-de-camp du génie ou d'artillerie, logé dans l'ancien hôtel abbatial, dont le salon fut long-temps meublé comme il l'était en 1744, lorsqu'on y logea la duchesse de Châteauroux, surintendante de la maison de la dauphine, et maîtresse du roi. Louis XV occupait le premier étage de l'hôtel du Gouvernement; la municipalité d'alors, par une attention que l'on qualifiera comme l'on voudra, avait fait construire une galerie de bois, bien fermée, qui, traversant les allées de tilleuls du jardin de Boufflers et la rue de la Garde, communiquait de l'appartement du roi à celui de sa maîtresse. Malheureusement cette prévenance si délicate ne porta pas grand fruit, car Louis XV étant tombé malade, on lui fit un cas de conscience de sa vie scandaleuse, et il consentit au renvoi de madame de Châteauroux, qui passa par Gorze et traversa la Lorraine pour ne pas rencontrer la reine et le dauphin arrivant de Paris en toute hâte. Elle partit le 13, et le même jour la galerie fut détruite. Ce fait peu connu est extrait d'un manuscrit de Jacques Baltus, intitulé : *Anecdotes secrettes à l'occasion de l'arrivée et séjour du roi à Metz en 1744*, manuscrit qui se trouve dans ma collection bibliographique.

HOTEL DE L'ÉCOLE RÉGIMENTAIRE D'ARTILLERIE.

L'hôtel de l'école régimentaire d'artillerie, situé vis-à-vis l'arsenal de construction, a été commencé en 1827 et terminé en 1832. C'est l'un des bâtiments les plus beaux et les plus complets du même genre. Il présente une longueur de 55^m,221 sur une largeur de 37^m,555, et se compose de trois corps distincts destinés à des services spéciaux. Celui du milieu, ouvrant à chaque étage sur une galerie en arcades, et sur une vaste cour fermée d'une grille d'environ 32 mètres de face, contient les salles de l'école, savoir : pour les officiers, salles de dessin, de mathématiques, de physique, de lecture, bibliothèque, dépôts des cartes et plans, laboratoire de chimie construit d'après les principes de *d'Arcet* ; pour les sous-officiers, salles de dessin, de mathématiques, de lecture, et bibliothèque. L'étage souterrain, ouvrant de plain-pied sur l'arrière-cour, est consacré tout entier à un vaste hangar pour l'instruction pratique d'hiver de la troupe.

Le pavillon de droite, sur cour et jardin, est occupé par le maréchal-de-camp commandant l'école d'artillerie et celle de pyrotechnie militaire,

Le pavillon de gauche, également sur cour et jardin, contient les logements du directeur d'artillerie, du sous-directeur et des professeurs. Un projet a été présenté au ministre pour établir dans les vastes combles de l'école des salles d'enseignement mutuel.

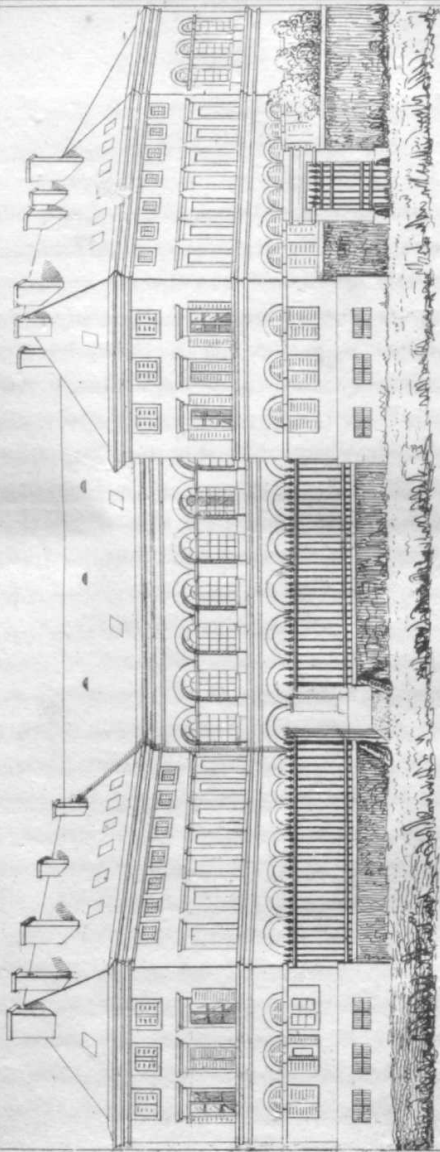
Ces diverses destinations, indépendantes les unes des autres, indiquent une heureuse distribution. L'école d'ar-

tillerie, élevée sur un plan noble et sévère, auquel on reproche toutefois un défaut d'harmonie entre les fenêtres, donnera à cette partie de la ville une importance dont les propriétés voisines éprouveront bientôt l'influence heureuse. La rue du Rempart-de-l'Arsenal qui longe ce bâtiment, pavée à frais communs par la ville et le ministre de la guerre, a livré à la circulation un passage long-temps désiré. Une place va s'élargir en face de l'arsenal par suite d'acquisitions de terrains sollicitées par le colonel-directeur et autorisées par le ministre. Des plantations convenablement dirigées achèveront de donner à ce quartier la dignité qu'il réclame. Puisse la rue dite de l'Arsenal éprouver le besoin de s'harmonier avec de si notables améliorations.

L'hôtel de l'école, construit d'après les dessins de MM. Bonneton, Pernet, Ducamp et de Ligneville, sous la direction de MM. Michaud et Platel, capitaines, a permis à l'artillerie de réunir sur un même point, dans une étendue d'un kilomètre, presque tous ses établissements, tels que casernes, polygone, arsenal, école régimentaire, école centrale de pyrotechnie militaire et direction d'artillerie.

Les ogives élancées, groupe de ruines tristes et solitaires, qui se trouvent à l'un des angles du jardin de cette école, sont un dernier souvenir qu'on a voulu conserver de l'église des Grands-Carmes. Il est bien fâcheux qu'on n'ait pas également respecté son portail, vrai chef-d'œuvre dont les colonnes fuselées, accompagnées de feuillages dans les parties lisses, décoraient avec une majesté gracieuse l'entrée ogivale du sanctuaire.

METZ.



Ecole Régimentaire d'Artillerie.

CASERNES.

La ville est demeurée long-temps dépourvue de casernes ; aussi les logements des gens de guerre formaient-ils une des contributions les plus intolérables aux Messins. Après le siège et pendant plus d'un siècle, cette charge devint onéreuse à tel point, qu'une infinité de familles quittèrent Metz dans l'unique intention de s'y soustraire. En 1691, une caserne fut élevée, aux frais de la ville, sur le quai Saint-Pierre, aujourd'hui *promenade des Juifs*, pour loger les troupes de passage. On l'agrandit en 1759 et 1743 ; mais sa destination primitive cessa, car on y mit, à demeure, l'un des corps de la garnison.

CASERNES DE COISLIN.

Lors de l'avènement de M. de Coislin à l'évêché de Metz, la garnison était encore logée chez les habitants. Ce mélange du militaire et du bourgeois, dans un temps où le peuple était très-religieux, la charge qui en résultait pour ce dernier, le relâchement des mœurs qui devait s'en suivre nécessairement, attirèrent la sollicitude de ce digne prélat. Ayant obtenu de la ville la place du *Champ-à-Seille*, ancien *forum* de la république, entouré d'arceaux ogivaires, où se firent les joutes, les tournois, les grandes représentations, où se tinrent les plaids annaux, et qu'on avait convertie depuis en un champ de foire, Coislin y fit commencer, sur les dessins d'Oger, environ moitié des casernes qui portent aujourd'hui son

nom. Cette moitié lui coûta 102,240 liv. Il en remit les clefs à la ville le 25 février 1728. La seconde partie du bâtiment fut achevée trois années plus tard. Les quatre rues qui entourent ce quartier portent les noms et prénoms du fondateur : on les nomme Coislin, du Cambout, Saint-Charles et Saint-Henri.

Quatre corps de bâtiments disposés en carré long, fermés aux quatre angles par de grandes grilles en fer, composent le quartier dont il est question. Les soldats occupent les deux corps-de-logis principaux. Les magasins, les ouvriers, les salles d'exercice, les logements de quelques officiers chargés de l'administration, ceux des sous-officiers, sont placés dans les deux pavillons, dont l'un regarde l'est et l'autre l'ouest. Ils présentent, comme les casernes proprement dites, un rez-de-chaussée, deux étages et des greniers. Un mur de refend les coupe dans leur longueur. Chaque étage se compose, dans chacune des deux façades latérales, de dix-huit chambres et de dix-huit cabinets. Trois portes d'entrée et trois escaliers en établissent les communications. Les casernes, placées au sud et au nord du carré long, divisées dans leur plus grand diamètre par un mur de refend, ont une disposition analogue à celle des pavillons. Les chambres, au nombre de soixante, les mansardes, au nombre de dix, étaient d'abord destinées aux officiers et aux soldats : ces derniers les occupent seuls aujourd'hui. Elles sont toutes percées d'un côté de deux croisées, excepté les mansardes qui en ont trois, mais plus petites. L'air peut s'y renouveler au moyen d'une cheminée fermée par une planche à tiroir, dont chaque salle est pourvue. Six portes

et six escaliers servent aux communications des casernes. Les cuisines, les salles de police, le cachot, se trouvent au rez-de-chaussée : toutes ces pièces sont humides. Trois latrines, faisant partie du bâtiment, communiquent avec la Seille par des conduits souterrains ; mais les eaux de cette rivière étant fort basses l'été, il s'échappe alors des latrines une odeur infecte que la plus grande propreté ne peut faire disparaître. Une fontaine où viennent puiser tous les habitants du voisinage, est placée à l'un des angles du quartier. Ces quatre bâtiments, séparés par une vaste cour, présentent une superficie de 91^m,60 de longueur sur 17^m,54 de largeur pour les casernes, et de 55^m,08 de long sur 16^m,24 de large pour les pavillons. On en trouve la distribution mauvaise. Les escaliers exigent de grandes réparations.

Les maladies qu'on y observe communément sont toutes inflammatoires. Les angines, les pleurites, les péripneumonites, y sont surtout fréquentes. On y remarque aussi quelques fièvres intermittentes par les chaleurs d'été.

CASERNE DE LA HAUTE-SEILLE,

A côté de celles de Coislin.

Ces deux pavillons, situés à l'est de la ville, voisin du quartier Coislin, présentent la même distribution. Ils ont été construits en 1754, pour loger les officiers du corps caserné au Champ-à-Seille. Cent-vingt sous-lieutenants, élèves de l'école d'application de l'artillerie et du génie, les occupent. Une barrière en bois, précédée d'une porte

à deux battants, en ferme l'entrée. Ce quartier, tenu très-proprement, recevra bientôt une autre destination; le gouvernement faisant agrandir l'école d'application pour y loger les élèves qui en suivent les cours.

CASERNE DE LA BASSE-SEILLE,

A l'extrémité de la rue des Tanneurs.

En exécution d'une adjudication faite le 25 septembre 1726, la ville a fait élever immédiatement après le quartier de la Basse-Seille, qui peut loger six cents fantassins. Il est établi sur un verger du chapitre de la cathédrale, longeant la Seille, et sur une ancienne muraille de la ville, qui avait environ 4 mètres d'épaisseur; cette muraille aboutissait au pont de la Grève, et se prolongeait jusqu'à la porte des Allemands, par la rue qu'on appelle Épaisse-Muraille. La caserne en question, terminée au mois de décembre 1728, a coûté 140,102 francs. Elle est située au nord-est de la ville. La basse Seille baigne ses murs. Sa superficie présente environ 100 mètres de longueur sur 10^m,59 de largeur. Un rez-de-chaussée, deux étages et des greniers inhabités la composent. Tout l'édifice est en bon état. Le rez-de-chaussée, élevé de 50 centimètres au-dessus du sol de la rue, est occupé, en partie, par les cuisines, les ateliers, la salle de discipline et le cachot. Les deux étages, divisés chacun en 52 chambres, seize à l'est, sur la Seille, et seize à l'ouest, sur la rue, sont partagés dans toute leur longueur, en deux parties égales, par un mur de refend. Les chambres ont toutes deux croisées et une cheminée fermant à tiroir par une

planche. Huit escaliers, pratiqués sur la longueur du bâtiment, établissent les communications nécessaires entre ses diverses parties. Chaque division a ses latrines au rez-de-chaussée sur la Seille. Elles sont exposées au même désagrément que celles du quartier Coislin. Une seule fontaine, située dans la rue, fournit à la caserne une eau d'assez bonne qualité.

Les maladies propres à cette habitation sont à peu près les mêmes que celles signalées plus haut, en parlant des casernes Coislin. Cependant on y rencontre plus d'ophtalmies, plus d'angines et de fièvres intermittentes printanières et automnales.

CASERNES DE LA CITADELLE OU DU GÉNIE.

Le nom de ces casernes indique l'ancien emplacement qu'elles occupaient. On les désignait sous les noms de 1.^o *grand quartier* ; 2.^o *pavillon de l'Église* ; 3.^o *pavillon royal* ; 4.^o *petit quartier* ; 5.^o *pavillon de l'école*. Elles sont démolies maintenant.

1.^o Le grand quartier, bâti aux frais du trésor royal, était loin d'avoir la solidité, l'élégance et l'heureuse distribution des autres édifices du même genre. Situé à l'extrémité sud-ouest de la ville, il présentait, dans une forme rectangulaire, dirigée du nord au sud, une longueur d'environ 110 mètres sur une largeur de 15. Un mur de refend, bâti longitudinalement, le divisait en deux parties égales. Au rez-de-chaussée, on comptait vingt-huit chambres de 116 mètres cubes, éclairées par de petites croisées ; au premier, c'était la même disposition, excepté que toutes les

chambres étaient des chambres à coucher ; aux mansardes, quatorze petites croisées et deux autres plus grandes, percées depuis, éclairaient six vastes salles. Sept escaliers établissaient les communications nécessaires. Depuis quinze ans, on a introduit dans cette caserne l'usage des fourneaux économiques, à l'aide desquels on ne consomme guère que la moitié du chauffage alloué par cuisine. L'excédant sert aux chambrées, et produit une heureuse influence sur la santé du soldat. Le long de la façade exposée à l'est, régnait une cour palissadée, large de 42^m,55. Les latrines se trouvaient à l'angle sud-est de cette cour. Leur éloignement était favorable à la salubrité, mais il déterminait assez fréquemment chez les militaires obligés de se relever la nuit, des affections catarrhales et même pleurétiques. Cette considération aurait dû entrer pour quelque chose en ligne de compte, lorsqu'il s'est agi d'élever des casernes ; car, dans toutes, les lieux d'aisances se trouvent généralement ou trop éloignés, ou trop peu nombreux. Au reste, ces inconvénients vont disparaître, car on élève en ce moment, pour remplacer l'ancienne caserne, un bâtiment divisé en trois immenses corps-de-logis. L'aile droite est achevée, la partie du fond est sur le point de l'être. Dès que sa construction sera terminée, on abattra l'aile droite pour élever le troisième corps-de-logis.

2.^o Le pavillon de l'Église, ainsi nommé parce qu'il est situé vis-à-vis l'emplacement de la petite église Saint-Jean, dite paroisse royale, démolie en 1815, a longtemps servi d'habitation aux officiers ou chefs d'atelier ; mais, depuis 1825, l'effectif des régiments du génie ayant augmenté, on avait converti ce bâtiment en une caserne

pour les sous-officiers et soldats. Ce bâtiment est actuellement en état de démolition.

3.° Le pavillon royal, situé sur la place Royale, à l'extrémité nord du grand quartier, dont le sépare un espace de huit mètres, présente seulement un rez-de-chaussée, comprenant huit chambres occupées par des sous-officiers et des chefs d'ouvriers; et un premier, divisé en cinq pièces où logent aussi des sous-officiers.

4.° Le petit quartier, groupe de masures placées à l'extrémité sud du grand quartier, servait à loger les cantinières et les blanchisseuses du régiment. Il fut démoli en 1840 pour faire de l'emplacement à la nouvelle caserne.

5.° Le bâtiment de l'école, contigu à celui du petit arsenal d'artillerie, formé d'un rez-de-chaussée et d'un premier, avec jardin, sert à loger le commandant de l'école, la bibliothèque, le cabinet des modèles, la lithographie de l'école régimentaire, etc., etc. On y a aussi pratiqué des salles de classes.

Quoiqu'il y ait dans la caserne de la Citadelle un puits et une pompe, l'eau n'en est pas employée, parce qu'elle est d'une qualité fort médiocre. La *fontaine des Forçats* provenant d'une source excellente, la meilleure de Metz, et la fontaine du Gouvernement, dont l'eau, tirée du mont Saint-Quentin, ne lui est guère inférieure, répondent aux besoins des soldats du génie. L'usage de ces deux eaux si limpides et si pures, l'exposition saine et aérée des casernes, les avantages qui résultent d'une solde plus forte, et, plus que tout cela peut-être, l'heureux choix que l'on fait des hommes destinés aux armes spéciales, font qu'il n'entre dans notre hôpital que très-peu d'individus appartenant

au régiment du génie. Les maladies qui les affectent sont presque toutes franchement inflammatoires.

CASERNES DE CHAMBIÈRE.

Ces casernes, les plus belles de Metz, peuvent contenir trois bataillons d'infanterie et seize batteries d'artillerie avec leurs chevaux. Il y a des pavillons destinés au logement des officiers. La caserne d'infanterie, située au nord-est, fut commencée en 1727, sur l'ancienne muraille d'enceinte, et achevée en 1733; les frais de construction s'élevèrent à 275,075 francs. La caserne de cavalerie, parallèle à cette dernière, fut construite de 1732 à 1736, et brûlée totalement, trente ans après, le 27 mai 1766, par des soldats du régiment Royal-Suédois, qui changeaient de garnison. Elle avait coûté 260,000 francs; elle fut immédiatement réédifiée.

Le bâtiment en face de ces casernes, appelé *Pavillon des Fours*, parce que la munitionnaire est au rez-de-chaussée, a été construit, en 1738, sur l'emplacement d'un ancien cavalier, où les calvinistes avaient leur cimetière.

Ces trois édifices sont de la même élévation, et composés d'un rez-de-chaussée, de deux étages et de mansardes. La *caserne d'infanterie*, formant un seul corps de bâtiment, de 194^m,90 de long sur 12^m,99 de large, au milieu duquel est un vaste porte, renferme quatre cent quarante-huit chambres, dont chacune, éclairée par une seule croisée, a 4^m,22 de hauteur. Une cheminée fermée par une planche à tiroir sert à la ventilation de chaque chambre. Le rez-de-chaussée est sous voûte: on y a établi les cuisines, les

magasins, les ateliers, les salles de police, les cachots, les cantines, quelques chefs d'atelier, etc. Les chambres des étages supérieurs contiennent un nombre de lits proportionné à leur capacité. Vingt-huit portes et vingt-huit escaliers servent de moyen de communication et forment autant de divisions de quatre pièces chacune, deux au nord, deux au sud, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes. Quatre pompes dont l'eau est excellente, servent aux usages de cette caserne. Les immondices des latrines, situées au nord, à plus de trois cents pas, sur les fossés du rempart, ne fournissent aucune odeur : les eaux de la Moselle les entraînent. La *caserne de cavalerie*, divisée suivant son plus grand diamètre par un mur de refend, a 129^m,95 de longueur sur 21^m,44 de largeur. L'une de ses deux façades regarde le nord-ouest, l'autre le sud-ouest. Les écuries, au nombre de vingt, percées chacune de deux portes ouvrant dans des directions opposées, occupent la totalité du rez-de-chaussée ; toutes sont voûtées. Leur sol est incliné, afin de faciliter au dehors l'écoulement de l'urine. Leur hauteur est de 4^m,86. A 3^m,25 d'élévation, on a pratiqué des greniers à fourrages. Le premier, le deuxième et le troisième étage ont chacun quarante-huit chambres, éclairées par deux croisées et ventilées par une cheminée à tiroir. Les chambres et les croisées des mansardes sont plus petites que celles des autres étages. Deux pompes occupent les deux extrémités du bâtiment, mais leur eau contenant beaucoup de sel de chaux, ne peut servir à l'usage des hommes. Les latrines, placées sur le rempart, sont à plus de trois cents pas de la partie habitée. Les fumiers, déposés journellement à quelque distance du mur qui re-

garde le sud-ouest, sont enlevés tous les trois jours. On vide également, chaque matin, les déjections des hommes déposées dans des baquets placés près des fumiers : ces mesures hygiéniques sont de la plus grande importance. Deux *pavillons isolés*, coupés dans leur diamètre principal par un mur de refend, et contenant chacun vingt-quatre chambres auxquelles on communique par quatre escaliers, occupent les deux extrémités postérieures de la caserne d'infanterie. Ils sont humides, en raison de leur position voisine du rempart. Des sous-officiers, des musiciens, des gardes du génie, des ouvriers d'artillerie, des blanchisseuses et des cantinières les habitent. Le *pavillon des Fours*, de forme irrégulière, composé, au rez-de-chaussée, de la boulangerie et de trois écuries, est distribué aux étages supérieurs comme les pavillons précités, et occupé de même. Quelques officiers y ont aussi leur logement.

Toutes les parties de ce vaste quartier ne sont pas également favorables à la santé. La caserne d'infanterie, battue par le vent du nord, est la plus saine. On n'y observe guère que des pleurites, des pneumonites, des gastro-pneumonites, des gastro-entérites et des fièvres intermittentes. Le côté de la caserne de cavalerie, exposé au vent d'ouest, présente fréquemment des phlegmasies intermittentes des voies digestives. Les chevaux mêmes ne sont pas à l'abri des inflammations abdominales ou pulmonaires auxquelles ce site les expose. L'autre portion de la caserne fournit peu de malades. Le voisinage du rempart rendant humides les deux pavillons isolés, on y remarque des angines, des bronchites, mais, en général, peu d'affections graves.

CASERNES DU FORT-MOSELLE.

Deux corps de casernes, situés à l'ouest de la ville, forment, avec la paroisse Saint-Simon, une place immense très-propre aux manœuvres des troupes. La caserne contiguë à l'hôpital, vers l'extrémité nord-est du Fort, est destinée à la cavalerie. Elle a été bâtie en 1740, aux frais de la ville; l'autre, réservée à l'infanterie, avait été élevée en 1755 par le gouvernement. Les grands magasins de fourrages sont placés à côté de la porte de Thionville, derrière l'hôpital militaire.

La caserne d'infanterie, longue de 155^m,28, large de 15 mètres, se compose, comme les précédentes et la suivante, d'un rez-de-chaussée et de trois étages, mansardes comprises. La caserne proprement dite contient par étage vingt chambres, auxquelles on communique par cinq escaliers. Deux pavillons l'avoisinent; ils ont chacun seize chambres à chaque étage et deux escaliers. Les mansardes sont au nombre de cinq: trois au-dessus de la caserne, une au-dessus de chaque pavillon. Les grandes façades de la caserne sont au sud et à l'ouest. Le mur de refend qui la partage longitudinalement en deux parties égales, s'oppose à la ventilation; cependant, le jour et l'air pénètrent en suffisante quantité dans chacune des salles: elles sont à deux croisées. Quatre pompes, alimentées par une eau pure qui cuit bien les légumes, sont disposées de distance en distance sur la place. Les latrines, situées autrefois à l'ouest, au-dessus d'un canal de la Moselle, ont été remplacées depuis par des caveaux presque inodores.

La caserne de cavalerie est formée de deux vastes bâtiments parallèles, séparés par un espace de 120^m,49 de longueur sur 56^m,61 de largeur, formant la cour du quartier. Les corps de casernes à l'est et à l'ouest occupent une surface égale, à quelques centimètres près. Longs de 107 mètres, ils en offrent un peu moins de 19 en largeur. Des écuries voûtées, au nombre de vingt-sept, ayant 5^m,78 de haut, depuis le sol jusqu'aux clefs de voûte, occupent le rez-de-chaussée. Les deux étages, contenant quarante salles, servent de dortoirs. Le premier, haut de 5^m,55, est un peu plus élevé que le second. Il n'y a point de mansardes. Dix escaliers servent aux communications de la caserne. Les pavillons n'en ont que quatre ; leurs chambres sont plus petites que celles du corps-de-logis principal. Un mur de refend partage, comme d'habitude, dans toutes les constructions du même genre, la caserne et ses pavillons en deux parties. Les appartements, soumis à l'influence de tous les vents, sont sains. Deux croisées éclairent chaque pièce. On reproche au pavé des écuries de n'être pas assez en pente. La cour se trouve pourvue de deux pompes dont l'eau, très-abondante, est d'excellente qualité. Les latrines, situées au-dessus de la Moselle, ne répandent pas de mauvaise odeur. Il en est de même des fumiers qu'on dépose journallement contre le mur d'appui de la gorge du Fort-Moselle. L'enlèvement s'en fait tous les jours.

Ces deux casernes sont celles qui fournissent le plus de malades à l'hôpital. Il s'y développe annuellement beaucoup de flux diarrhéiques et dyssentériques, et grand nombre de stomatites. Cette dernière affection y régnait

épidémiquement en juillet et août 1815, et en août et septembre 1822; la dysenterie attaqua également la majeure partie des soldats casernés au Fort-Moselle, pendant les fortes chaleurs de 1815, 1820 et 1822. Il faut en rechercher les causes dans l'isolement de ces casernes, que rien ne garantit des vents du nord, du nord-ouest et du sud-ouest; dans leur voisinage des fossés fangeux et de l'eau basse de la Moselle; dans l'habitude déjà signalée qu'ont prise les militaires de se rendre aux lieux d'aisances presque nus, couverts seulement de leur chemise ou d'un mince pantalon de toile.

CASERNE DE LA GENDARMERIE.

L'emplacement du vieux cimetière où Jean Le Hungre fit élever une chapelle dont nous avons parlé à l'article *Arsenal du Génie*, renfermait en outre une autre chapelle dédiée à sainte Élisabeth, chapelle qui fut abandonnée, en 1552, aux chanoinesses de Sainte-Marie-Madelaine, lorsqu'on les força de céder leur couvent aux chanoines de Saint-Thiebault, et autour de laquelle ces religieuses élevèrent un cloître avec tout ce qui en dépend. La révolution de 1789 a changé la destination de ces bâtiments. Depuis 1805, ils servent de caserne destinée à la gendarmerie. On y a logé quatorze gendarmes, presque tous mariés, deux brigadiers, un maréchal-des-logis, un lieutenant, un capitaine-commandant, un capitaine-trésorier et un chef d'escadron. L'église, dont l'origine nous paraît remonter au 14.^e siècle, tout au plus au 15.^e, est convertie en écurie et en magasin à

fourrages. Elle a trente pas de long sur quatorze de large. Ses fenêtres, symétriquement placées, sont géminées, trilobées à leur extrémité supérieure, et en nombre égal de chaque côté. Trois d'entre elles éclairaient le chœur. Il n'y avait pas de chapelles latérales. La nef était en ogive, et les clefs de voûte étaient ornées d'armoiries. Le jubé de l'orgue, soutenu par une arcade cintrée, à arêtes saillantes, présentait également un écusson armorié au point central de la courbure de cette arcade. Le chœur des religieuses se trouvait à gauche de l'église; la sacristie, fort étroite, éclairée par de petites croisées, placée à droite en entrant, était d'une date bien postérieure au reste de l'édifice. Elle communiquait, par une porte assez large, avec le sanctuaire d'une part, et de l'autre avec un jardin qui faisait le tour de l'église. Le cloître, assez mal bâti, peu élevé, peu étendu, existe encore en partie; il entourait une cour de médiocre grandeur et servait à la sépulture des religieuses. En 1757, on en a converti la moitié en salles destinées aux usages de la maison. A la même époque, on agrandit la porte du couvent donnant sur la rue, et la porte de l'église ouverte sur une petite cour qui se trouve en entrant. Un souterrain, découvert il y a peu d'années, servait de communication entre ce monastère et celui des Célestins.

La caserne de la gendarmerie, tenue proprement, bien exposée, est une des plus favorables à la santé des hommes et des chevaux; mais il faudrait, pour les besoins du service, qu'elle fût plutôt au centre de la ville.

HOPITAL MILITAIRE ,

A l'extrémité orientale du Pontifroy, nord-ouest du Fort-Moselle.

Avant que Louis XV eût décidé, sur la demande du maréchal de Belle-Isle, la construction de cet hôpital, qui fut commencé en 1752 et terminé en 1754, les militaires malades étaient soignés dans une maison de la ville, vulgairement appelée la *Cornue-Géline*, située ile Chambièrc, sur le bord du bras de la Moselle qui traverse la ville. Mais l'insuffisance de ce local obligeait, à chaque guerre ou à chaque mouvement de troupes considérable, de faire refluer une partie des malades, soit à l'hospice Saint-Jacques, près de l'ancien pont de la Grève, sur la Seille, soit dans la maison du Passe-Temps, sur la Moselle, entre les religieuses Ursulines et l'hôpital Saint-Georges : il fallut prendre ce parti en 1750; aussi la fondation de l'hôpital militaire actuel fut promptement arrêtée. Brûlé le 4 février 1774, à l'exception d'une aile que les ouvriers d'artillerie et les charpentiers de la ville parvinrent à soustraire à la proie des flammes, on le rétablit aussitôt, et en attendant, on transporta les malades à l'hospice des frères Saint-Georges, ainsi qu'aux Célestins. Cet incendie mémorable est devenu le texte d'une églogue latine fort bien faite, que dom Pierron a publiée à la suite du *Temple des Messins*. Les bâtiments qui composent l'hôpital militaire, placés sur les bords de la Moselle, forment deux carrés longs, dont les cours spacieuses, plantées d'arbres, offrent

aux convalescents une promenade agréable. L'ensemble des bâtiments présente une surface de 12,264 mètres carrés, savoir : 2,077 mètres carrés pour la première cour, 4,042 pour la seconde, et 6,145 pour l'espace occupé par les bâtiments. Ils sont traversés par un large canal, tiré des eaux supérieures de la Moselle, qui entraînent ainsi les déjections et les immondices, mais qui passant sous l'une des salles de chirurgie, y développent quelquefois la pourriture d'hôpital. Les salles, au nombre de dix, éclairées par 194 croisées, peuvent contenir 912 malades en temps de paix, et 15 à 1800 en temps de guerre. Elles ne sont pas toutes de la même hauteur ni de la même étendue. Le rez-de-chaussée, élevé de 4 m. 80 c., a 40 centimètres de moins que le premier étage. Les salles qui avaient reçu pendant la révolution un baptême républicain, ne sont distinguées aujourd'hui que par leurs numéros d'ordre.

Rez-de-chaussée. — 1.^{re} Division.

Salle N.° 1,	62 Malades.	1,712 mètres cubes.
N.° 2,	84	2,588
N.° 3,	150	4,539
N.° 4,	94	2,711

1.^{er} Étage. — 2.^e Division.

Salle N.° 5,	40 Malades.	906 mètres cubes.
N.° 6,	58	1,878
N.° 7,	84	2,650
N.° 8,	150	4,762
N.° 9,	96	3,115
N.° 10,	94	2,984

Ces détails prouvent que les malades ont plus d'air qu'ils

n'en peuvent consommer. Cependant nous aimerions mieux que les salles fussent moins vastes : l'infection serait moins à craindre en cas de maladie contagieuse, mais le service deviendrait plus difficile et la surveillance moins active. Indépendamment des salles ordinaires destinées aux malades, cet hospice renferme encore une salle de bains ; une chambre de garde pour les chirurgiens ; un magasin de médicaments , cabinet du pharmacien en chef ; un vaste laboratoire de chimie ; une grande pharmacie où se font les cours relatifs aux sciences accessoires ; un préparatoire de pharmacie , etc. Les officiers de santé en chef , l'officier comptable et quelques employés sont logés dans l'établissement. Il possède une petite chapelle. Quatre pompes , deux dans chaque cour, répondent aux besoins communs ; les latrines , au nombre de huit , quatre pour le rez-de-chaussée , et quatre pour le premier étage, quoique placées aux angles , répandent une odeur infecte qu'on pourrait faire disparaître , en adoptant le nouveau système en usage.

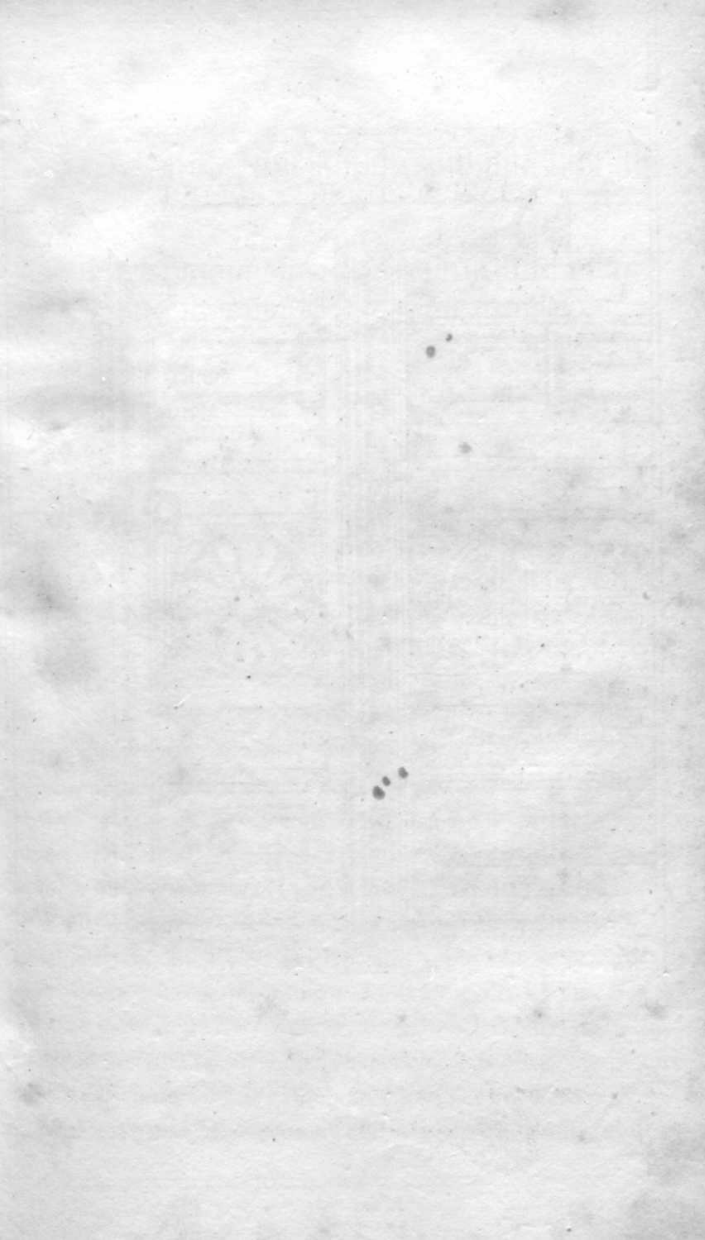
L'administration intérieure de l'hospice a considérablement gagné depuis la gestion de M. Dubois. Il y a toujours eu dans cet établissement une école où l'on a enseigné à de nombreux élèves les parties principales de l'art de guérir, dans ce qui a rapport à la médecine militaire. Il en est sorti une foule d'hommes habiles et de savants , tels que Louis , Colombier, Pilâtre de Rozier, Chaumeton , Lalle-mant, Gorey, Rampont , Gama , etc. Quoique supprimés en 1793 et en 1806 , les anciens professeurs n'en ont pas moins continué de donner leurs leçons et de former de nombreux élèves ; car depuis 1792 jusqu'en 1815 , on a vu surgir de notre école plus de sept cents chirurgiens ,

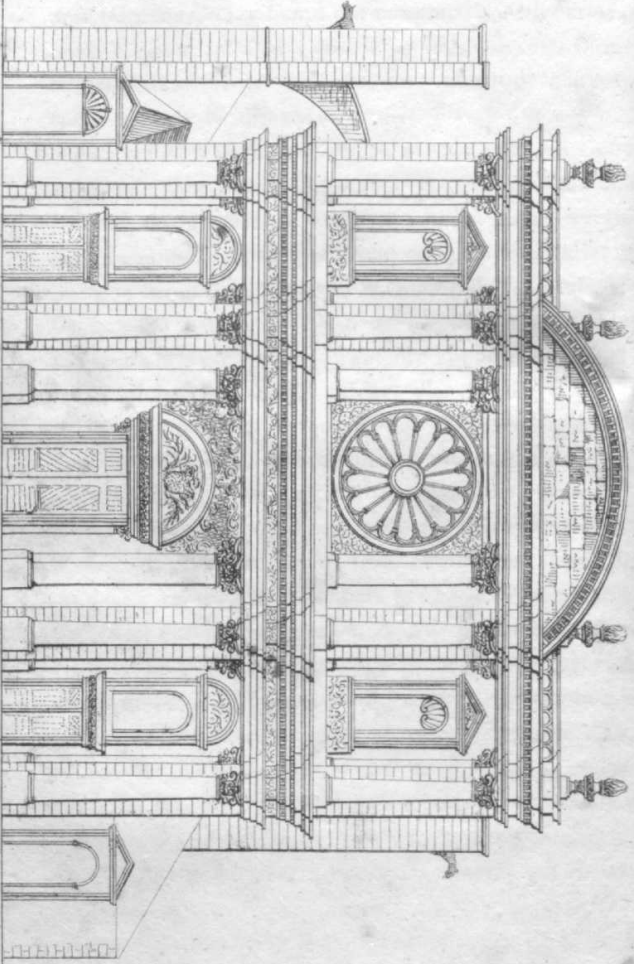
dont les deux tiers au moins ont succombé dans les armées. Louis XVIII ayant rétabli en 1814 , sous une autre forme , l'hôpital d'instruction de Metz , on y ouvrit de nouveaux cours au mois de juin 1815.

Le cabinet d'anatomie occupe , avec la salle des cours , la salle de dissection et la bibliothèque , un pavillon situé à droite de la route , à l'extrémité d'un grand terrain , clos de murailles , où se trouvent compris le chantier de bois , la buanderie , le jardin botanique de l'hôpital , etc. Ce pavillon a reçu depuis deux ans des accroissements indispensables , en sorte qu'aujourd'hui il peut suffire à l'instruction des élèves. Le cabinet d'anatomie , fondé par M. Ibrelisle père , a reçu des pièces intéressantes de MM. Hénot et Lacauchie. La bibliothèque ne fait que de naître , mais le gouvernement lui accorde d'excellents ouvrages.

Le personnel de l'hôpital militaire consiste en neuf professeurs , trois médecins , trois chirurgiens , trois pharmaciens ; en trois aides-majors professant également les parties les plus élémentaires , et quatre-vingts à cent élèves , les uns commissionnés avec appointements , les autres sans solde ou simplement externes. Un directeur et plusieurs officiers d'administration sont chargés du matériel. Tous obéissent à un sous-intendant ; et ce n'est pas la moindre absurdité du système suivi dans l'organisation médicale de nos armées , que celle de voir des hommes étrangers à l'art de guérir présider à toutes les mesures qui le concernent.

Depuis la fondation de l'hôpital militaire de Metz , la mortalité y a presque toujours suivi les proportions ordinaires aux établissements du même genre bien administrés.





Portail de St. Clement.

MAGASIN DES LITS MILITAIRES,
ET DÉPÔT GÉNÉRAL DES MÉDICAMENTS,

A L'ABBAYE DE SAINT-CLÉMENT,

Rue du Pontifroy.

Il y a peu d'années, le dépôt général des médicaments, qui peut alimenter environ trente hôpitaux et une armée de cent mille hommes, occupait l'un des bâtiments attenant à l'église du Fort. Il a été transporté à l'abbaye de Saint-Clément, où se trouvait déjà le magasin des lits militaires. Nous négligerons ces derniers pour parler du monument, l'un des plus beaux qui soient à Metz. Sa fondation remonte à l'année 1668, époque à laquelle les religieux bénédictins démolirent un petit monastère fort étroit, construit en 1567, pour remplacer l'ancienne abbaye du même nom, rasée lors du siège. Mais les travaux marchèrent lentement. Ce fut en 1680 que Spinga, artiste italien, dont la postérité subsiste encore aux environs de Metz, commença les fondations du chœur, de la nef et des collatéraux. Toute cette masse architecturale, en y comprenant les deux tours, était achevée en 1693. On s'occupa des décors intérieurs et des stalles. Enfin, en 1715, toujours sur les dessins de Spinga, secondé par les architectes Barlet et Louis, le portail fut commencé, et M. de Coislin en posa la première pierre le 5 février. Les travaux, discontinués peu après jusqu'en 1755, reprirent alors avec vigueur, et deux années plus tard l'édifice était achevé dans tout son ensemble. (*Annales de Baltus,*

p. 52-53.) Le portail est sans contredit le plus beau monument d'architecture moderne de la cité. Les sculptures qui le décorent, effacées en partie par le vandalisme révolutionnaire, sont d'une exécution bien soignée. L'édifice, composé de quatre ailes de bâtiments qui bornaient un parterre au centre duquel était une jolie fontaine, donnait, par ses faces orientale, occidentale et méridionale, sur un immense jardin. On a le projet de convertir cette abbaye en hospice, et d'y transporter les malades de Saint-Nicolas. Chacun applaudit à cette idée.

MAGASIN D'ÉQUIPEMENT MILITAIRE,

Rue Saint-Marcel.

Ce magasin existe dans le bâtiment occupé jadis par les ursulines. Il n'offre aucun intérêt pour le voyageur.

PRISON MILITAIRE,

Rue du même nom.

Nous terminerons par la maison de détention ce que nous avons à dire sur les établissements militaires de Metz. Cette prison, située au sud-est de la ville, est bien aérée. Les prisonniers occupent, indépendamment d'un rez-de-chaussée et de deux étages, les seuls dont le bâtiment soit pourvu, des cachots humides et profonds, creusés à 5^m,90 au-dessous du niveau du sol. Ils reposent sur des planches élevées, disposées de manière à former un encadrement rempli de paille, et reçoivent pour nourriture journalière une livre et demie de pain de munition, une soupe au lard, et une portion de légumes secs.

Les détenus sont journellement employés à diverses occupations; ils sont payés aux pièces, et gagnent de 20 centimes à 2 francs par jour, d'après leur capacité. Une partie de leurs gains sert à leur procurer quelque mieux-être, et l'autre est mise en réserve. Lorsqu'ils ont fini leur temps, ou qu'ils partent pour d'autres prisons, il leur est fait décompte de la partie mise en réserve. Chaque travailleur a un livret de compte courant, servant à enregistrer le travail et ce qui lui revient.

Ceux des détenus qui ne connaissent point d'état peuvent en apprendre un à leur choix.

